

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Je n'ai pas de miroir

Rodney Saint-Éloi

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83195ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Éloi, R. (2016). Je n'ai pas de miroir. *Lettres québécoises*, (163), 5–6.

Je n'ai pas de miroir



Rodney Saint-Éloi

POUR TIDA

Je porte un nom qui ne ressemble pas à mon visage. Je suis cet homme qui ne sait pas ce que veut dire être un homme. J'apprends tous les jours à me découvrir. À chaque pas, j'embrasse la route. À chaque route, je m'approche davantage de moi-même. À chaque phrase, j'apprends à nommer la vie qui est la mienne. Je suis en route. C'est la meilleure des postures. J'empile mes os et mes ombres. J'ai envie de tout recommencer, de tout récrire, et de pouvoir rassembler les continents, foulant ces territoires sombres où la lumière surprend au pied des montagnes.

Sur la route, je ne suis pas toujours le même chaque fois. Il m'arrive de ne pas me reconnaître. Je dois apprivoiser ce nom et me faire un visage. Partir de zéro. Qu'est-ce qu'un homme sans visage ? À la télévision, on nous montre des hommes qui gagnent et qui performant. Des hommes heureux de construire ou de détruire le monde. Pourtant, moi, j'ai honte d'être un homme parmi les hommes. De faire partie de ce monde vorace qui érige le racisme, l'exclusion et la violence en principes de vie. J'ai un seul rêve : écrire ces phrases qui puissent bâtir en moi l'humanité à partager.

Je n'ai pas de miroir. Je n'ai pas non plus de légende. Tout être humain devrait pouvoir creuser son trou, non pour mourir en paix, mais pour accueillir les étoiles et les femmes qui tombent du ciel. Cela est une fable, un mythe ou une légende. C'est ainsi que l'on accède à la vérité et à la lumière.

Je n'ai pas de visage.

*Tout être humain
devrait pouvoir creuser
son trou, non pour mourir en
paix, mais pour accueillir les
étoiles et les femmes
qui tombent du ciel.*

Pourtant, j'avais un passé. L'imparfait ne tue-t-il pas la possession ? Il semble que oui, je n'ai que mes angoisses, et tout ce qui doit advenir. Un matin ensoleillé, le rire d'un enfant noir, un coquelicot, une mer bleue qui voltige dans le poème, un chagrin d'amour persistant, un bonheur à croquer de toute urgence, ou encore cette dame auréolée à qui j'ai envie d'ouvrir mon cœur. J'imagine. Parfois, je ne suis que ce que j'imagine. Me voici oiseau. Me voici fleuve. Me voici ciel printanier. Me voici emporté dans le vertige des mots et des villes. Je parle. J'écris. J'existe dans la magie de ce que j'imagine. Cette puissance de dire et d'imaginer m'enracine dans le monde et m'empêche de tomber.

C'est par l'imaginaire que j'existe. C'est là que je retrouve mon vrai visage. C'est là que je puise ce qui est à moi.

Je ne suis pas si démunie, à regarder au fond des choses. À mon compte, je dirai que ce que j'ai serait ce qui demeure, intangible : les lettres de l'alphabet, les souvenirs de ma grand-mère Tida, les paysages et visages du pays natal, si loin et si proche à la fois.

J'ai alors un brin de présent et quelques vœux de nostalgie.

Tout cela en vérité ne fait pas un homme. Mais que voulez-vous ? Je suis à l'envers des songes et des balises. Je suis à contre-courant des mémoires. Je voudrais danser ma danse sur d'autres rythmes. Je bats très fort le tambour en martelant « Je suis le fils de Tida ». Je suis une identité qui se refuse toute identité. Un homme sans certitude, qui traverse les pays et qui met dans sa poche trouée des souvenirs de nuages, de baobabs et d'arc-en-ciel. Je suis la route et l'horizon. C'est mon seul et unique lieu.

Mais encore faut-il que je sois né.

CAVAILLON

Je suis né à Cavaillon un matin d'août. Cavaillon est un tout petit village entre un ciel grandiloquent et la rivière Cazmir. Il ne se passe rien dans ce territoire, sinon des chèvres qui bêlent la nuit, des abeilles qui forment leur ruche et qui donnent du miel, et aussi les vaches qui mettent bas et qui nourrissent les enfants du village. Ce n'est pas grand-chose, tout ça. Un petit morne blanc et des poussières. Le soir, le ciel est plus grand que la terre. Les étoiles dorment à portée de main. Et sur la tombe de Tida, on peut nommer les étoiles comme on veut. On peut jouer au *lago caché* et crier *Dyab pa fè dyab pè*. Les diables ne font pas peur aux diables. Nous étions de véritables petits diables. La savane nous appartenait. À la pleine lune, nous déclamions les contes de Bouki et de Malice. Le monde n'était jamais plus majestueux ni plus fantasque que Cavaillon. La rivière n'avait pas d'égal ni les jardins ni la cathédrale. Et moi, je vivais caché dans les entrelacs de ces collines tranquilles, entre les cuisses de Tida, à regarder son cercueil au-dessus de son lit, et à la voir fleurir au quotidien sa tombe. Avant de dormir, nous devions moduler le chant suivant la voix mélodieuse de Tida, et prier ensemble. Elle me faisait répéter, les yeux fermés, le psaume 23 : *L'Éternel est mon berger. Je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages. Il me dirige près des eaux paisibles...*

JE SUIS LE FILS DE TIDA

Nous avons tous une grand-mère. Peu d'entre nous gardent la mémoire de l'être fondamental. Ma grand-mère s'appelle Tida. C'est plutôt ma grand-grand-mère. Ma grand-mère est Contita, la fille de Tida. Je suis tombé amoureux de Tida. Chaque fois que j'écris un mot, c'est son visage qui me revient. Tendresse. Beauté. Vérité. Elle avait un nom pour moi : Pèpi. Elle avait des fruits, des fleurs et des sucreries pour moi. Elle avait aussi des rêves pour moi. Et ses rêves étaient simples et doux comme ceux des grands-mères. Elle veut que je devienne un homme. L'homme qui part sur les grands chemins. L'homme qui effacera la mémoire meurtrie du pays. L'homme qui lit et qui gardera les archives familiales au chaud dans son cœur. Il dira sans honte, cet homme : « Je suis le fils de Tida. » C'est bien vrai que Tida m'a donné l'orthographe, elle qui ne savait pas lire. Elle me faisait réciter mes leçons. Elle me faisait lire dans son chant d'espérance *Anba pye Golgota*. Elle m'a appris que le mépris, l'humiliation, l'arrogance, c'est pas fait pour les hommes. J'entends encore en moi sa voix : *Sois bon. Sois bien. Sois le plus beau. Sois le meilleur, Ti Pè*. C'est la voix de Tida qui m'habite. C'est elle qui me grandit. C'est le chant de Tida qui m'a tout appris de moi-même et du monde. C'est Tida qui m'a donné la joie et l'espoir. C'est elle qui m'a fait comprendre le sens exact des choses. Et le respect que je dois à celui et à celle qui croisent mon chemin. Elle dormait avec son cercueil. Ainsi, elle m'a appris les jeux étincelants de la mort et de la vie. J'entends en moi son rire. Tout cela me préserve.

Je suis sans visage. Car le visage que je porte est celui de Tida.

Cela aide à écrire.

Cela aide à rêver.

Je me dis à chaque phrase : ne trahis jamais ce visage ni les rêves de Tida.

*Comme je sais parler aux arbres
et aux oiseaux, je me mets à parler
aux arbres, et tous les arbres
répondent pour dire que je suis
simplement le fils de Tida.*

C'est ainsi que je deviens poète. Dans cette dette de sang. Dans cette filiation où j'ai plus de dettes que d'espairs. Dans ce village de Cavaillon où résonne au milieu du gazouillis des colibris le chant créole de Tida.

Être poète, c'est cette manière de dire à Tida à bout de phrases combien je l'aime.

Je suis en route. Et je marche vers moi-même, à Montréal, à Dakar, à Bruxelles, etc., cherchant à préciser les directions de mon exil. Je lis, pour traverser les paysages et les villes, quelques vieux poètes, Aimé Césaire, Mahmoud Darwich,

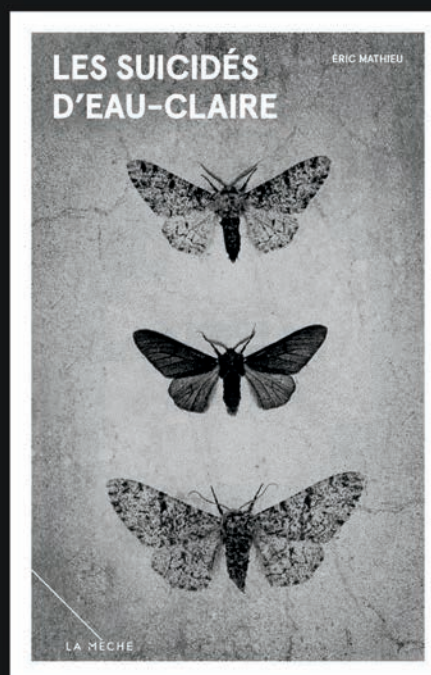
Emily Dickinson, Davertige... J'écris pour pouvoir déposer des mots ivres sur la douleur qui nous étreint. Cela repousse la peur et les fantômes. Cela déplace les frontières. Cela convoque les horizons nouveaux.

La poésie me fait oublier que je suis un nègre.

La poésie me fait oublier que je suis un réfugié.

Ils disent aussi que je suis un Indien. Ils m'appellent minorité visible. Ils me demandent toujours d'où je viens. Ils insistent pour me rappeler que je suis un exilé.

Comme je sais parler aux arbres et aux oiseaux, je me mets à parler aux arbres, et tous les arbres répondent pour dire que je suis simplement le fils de Tida.



Un magnifique premier roman d'Éric Mathieu,
à la fois gothique, fantastique, nihiliste et punk.

En librairie le 30 août!